

Article sur le thème des auteurs de violence et de leur prise en charge à l'AVAC paru dans »PONCTUATION n°10 : Violence : Apprendre de l'après-coup. Association l'Atelier du Psychologue.

28 janvier 2011

Pour l'AVAC
Maryse Pervanchon
Psychothérapeute et sociologue.

Violence et violences : de la mise en récit par des hommes auteurs, à la reconstruction d'une identité individuelle et sociale.

« Quand je rencontre D. à New-york j'étais très jaloux et je l'ai obligée à brûler toutes ses lettres, toutes ses affaires, à donner un collier à sa sœur pour effacer tout son passé : j'imaginai qu'on pouvait posséder quelqu'un et comme elle avait eu un passé assez trouble je la voulais nue. Ça se passait en 1945 on n'avait pas la même mentalité à propos des femmes et on espérait encore épouser une vierge. »

Ceci est un extrait d'un entretien de **Georges Simenon**, l'écrivain mondialement connu et reconnu, parmi ceux rassemblés par Pierre Assouline pour France-Culture en août 2009 sous le titre : « Simenon, écrivain, voyageur, déménageur ».

Une analyse sémantique rapide de cette description d'une violence à « moyen bruit », certes sans les coups, qu'on qualifierait aujourd'hui de psychologique, garde toute son actualité et peut faire surgir quelques éléments-clés. Dans le désordre on y trouve au moins :

- un effréné désir de possession de l'autre, la femme ;
- un besoin-pulsion à effacer, tout ce qui peut relever d'expériences sentimentales de celle qui devient alors un objet, comme passé sous le pinceau du moderne 'blanco' des écoliers, le blanc du non inscrit,
- une énergie sans détour à transformer un être vivant en table rase dont la surface « nue » ne pourra désormais réverbérer que l'amour merveilleusement, follement dominateur de Simenon ;
- un jugement de valeur négatif, infériorisant, à la limite du mépris pour les sentiments et les actes amoureux de celle qu'il faut maintenant protéger avant tout contre elle-même, ce que bien sûr seul un homme qui connaît aussi bien les femmes que Simenon en est capable ;
- un modelage mental sur une image sociale et datée, - datée ? -, de la sexualité féminine respectable : la virginité de la femme, encore le blanc et l'innocence !

Le renversement analytique étant roboratif, on se posera la question de savoir ce que peut ressentir un être humain femme, dépossédée d'une part existentielle d'elle-même, « toutes ses affaires, tout son passé ! ». Ne peut-on poser comme hypothèse que ce serait précisément lui, l'être humain homme, que l'écrivain cherche à protéger à tout prix, comme si sa capacité réelle à aimer l'autre et le handicap que cela semble représenter, étaient mis en jeu ?

Quand AVOIR signifie absolument ÊTRE :

Aujourd'hui, dans les groupes de parole réservés à des hommes auteurs de violence conjugale que nous organisons à l'AVAC, nous proposons à l'un des ateliers, le verbe 'dominer' comme concept inducteur de réflexion, d'association, de parole, et nous entendons des réactions encore très proches de celles que nous venons de décrire. Reprenons-les de manière synthétique :

D'abord les manifestations de la domination peuvent être décrites par ceux qui la pratiquent, et ils sont nombreux, comme une réaction de leur part à une violence morale qui finit par entraîner une violence physique, d'autant plus forte que l'alcool est en jeu chez l'homme, mais aussi chez la femme. Il y a comme une obligation de se défendre quand on se sent attaqué : il faut montrer un caractère fort pour soumettre l'autre et ne pas se faire soumettre ce qui ne correspondrait pas à une image sociale virile et valorisée. Les raisons évoquées de ces rapports, contraints et contraignants, à l'autre relèvent de la sensation d'être incompris, ou pas écouté, ou pas reconnu par 'la femme'. Mais on entend aussi la peur de perdre en amour, la peur de perdre l'autre, ce qui conduit à une solitude impensable.

A contrario, les discours racontent aussi la domination vécue, l'homme dominé, enfant par des parents ou adulte par une compagne, qui entraîne après un certain temps d'acceptation et de patience, le désir de faire payer la haine qu'on a reçue et qui s'accompagne de sentiments d'injustice, d'écrasement, de perte, de non reconnaissance, de la négation d'exister. On décrit alors ce repérage intuitif du désir violent dans le regard de celui ou de celle qui domine et dans le positionnement de son corps. Mais on peut aussi être « sans-papier », être « arabe », être « soumis à la délation » et ces moments d'existence renvoient à des problèmes d'identité qui imposent d'emblée un statut social de dominé et de méprisé. On entend également que la parole provocatrice de la femme « *qui pique, qui connaît les points faibles, qui, elle, sait manier les mots* » est une forme de soumission qui humilie à petit feu. Une grande souffrance qu'on ne sait calmer qu'avec les mains : les mots n'ont pas de place.

Des postulats s'énoncent aussi avec le consensus du groupe : « *On dépend toujours de l'être aimé* ». « *Après les coups et la punition par la loi on est encore plus soudés dans notre couple maintenant* ». « *Les fautes viennent des deux côtés : il y a tout le temps quelqu'un qui allume la mèche* »...

Un des objectifs de ces groupes de parole est de faire aboutir à la prise de conscience et à la compréhension qu'un « juste milieu » entre soumettre et dépendre est trouvable et passe par l'analyse fine et l'arrêt de toutes les 'mauvaises-bonnes' raisons qu'ils et elles se sont données, jetées à la figure, jusque là pour ne pas trouver une « bonne distance ». Jouer sur le mode du chantage affectif dans les relations avec les enfants fait partie aussi de ce qu'il faut corriger. Ce travail d'auto-analyse critique sous le regard du groupe coupe court à tout déni de leurs actions violentes. Il permet de commencer à formuler des premiers éléments de réponse à cette interrogation identitaire fondamentale : Qui suis-je ?

Quand s'impose la force des images et des principes éducatifs :

Nous savons par expérience de ces groupes de parole que les thèmes concernant l'éducation viennent assez tôt dans les récits. Nous comprenons aussi que faire relier la violence verbale, qui atteint le corps dans sa sexualité, subie et mal comprise quand on est enfant, à une violence verbale puis à des passages à l'acte quand on est adulte, apporte une forme de compréhension qui provoque des émotions fortes et libératrices. Nous ne sommes pas sans remarquer aussi la force des stéréotypes du masculin et du féminin dans nos sociétés. Le sang froid, la force physique, et donc le courage, la prise de risque, la capacité à protéger, renvoient à l'homme, à la virilité. La douceur, l'émotion, la sentimentalité, et donc la faiblesse, l'hystérie, le besoin d'être protégée, renvoient à la femme, à la féminité. Et de façon dite 'naturelle', qui en réalité n'est qu'un effet acquis par notre culture, l'éducation reçue et celle donnée est un reflet à forte contrainte individuelle et sociale de ces rôles que nous nous approprions. Quand un jeune père de trois garçons explique qu'il ne fait aucune différence éducative entre ses fils et qu'il raconte quelques instants après que son second fils « *chiale sans arrêt comme une gonzesse* », il est difficile de ne pas faire un appel explicatif aux stéréotypes sexués. Mais tout se boucle ensuite quand il apprend au groupe qu'il est le père, d'une union précédente, de l'aîné des garçons qui adore le rugby, que son épouse est la mère, d'une union précédente, du second garçon pleurnichard et donc féminisé, et qu'ils ont en commun le troisième fils.

Un autre de nos objectifs de ces groupes de parole est de faire comprendre comment la dévalorisation, les injures, les insultes sexuées, enkystées depuis l'enfance et/ou lancées, balancées en tant qu'adulte conduisent à la violence par effet de non reconnaissance de l'autre en face.

Quand la violence est partagée :

Autrement dit quand la violence des femmes est manifeste, en provocation ou en réponse, par dépendance à l'alcool, aux médicaments ou à d'autres produits, ou par maladie grave, l'homme d'abord compréhensif, protecteur, thérapeute, compassionnel, dans ce qu'il estime être son rôle, finit par arriver au bout de sa « patience », ne trouve plus les mots pour dire son amour et « *ça monte, ça monte, c'est irrépressible et ça dérape.* »

Ils sont très nombreux à exposer ce type de souffrance dans leurs couples. Ils sont nombreux à reconnaître qu'ils « *ont été dépassés* », poussés à bout, injuriés, insultés sur un mode sexuel dévalorisant. Beaucoup ont été déniés dans leur paternité, non admis, non reconnus par la famille de leur compagne, mis en quarantaine par des « *clans familiaux* » de femmes. D'autres ont été mis à la porte du foyer familial ou encore du « *bar que je lui ai offert, payé, pour qu'elle y travaille tranquille* », d'autres ont reçu des coups violents, jusqu'à un poumon traversé à coup de ciseaux. Pour un autre l'espace de la maison, la chambre, le séjour, la baignoire, sont envahis par une manie malade collectionneuse d'objets, de déchets, de toute sorte, ce qui l'a repoussé à faire du garage sont refuge vital. Les récits plutôt discrets de tentatives de suicide ponctuent régulièrement ces types de discours. Ces quelques éléments de vies de couples, racontés avec une émotion authentique, et parfois une honte avouée, sont une explication au « *pétage de plomb* » de celui qui raconte.

Loin de nous les jugements de valeur quels qu'ils soient. Même les hommes des groupes de parole, participants et donc écoutants, se gardent bien de juger. Remettre sur les rails en essayant de construire ou de reconstruire la confiance en soi, l'estime de soi et l'estime sociale, devient un nouvel objectif thérapeutique, complexe il faut bien le dire.

S'il fallait conclure ...

... Ce dont nous dissuade l'aspect multifacettes et pluridimensionnel de ce concept de violence et de ses applications dans les comportements et les modes de vie de notre humanité et de notre citoyenneté.

Nous laisserons donc ce soin à Axel Honneth, qui dans son ouvrage, *La lutte pour la reconnaissance* explique qu'« *un sujet ne peut prendre conscience de lui-même que dans la mesure où il apprend à considérer sa propre action dans la perspective – symboliquement représentée – d'une seconde personne.* » Ce qui veut bien dire que la reconnaissance dont nous avons besoin pour notre construction individuelle et sociale, homme ou femme, et pour le développement de la conscience de soi, ne peut se faire sans l'existence d'un deuxième sujet. Mais c'est précisément ce face à face qu'il nous faut réussir pour nous apporter la capacité de participer « *aux rapports d'interaction de notre environnement conformément aux règles qui les régissent* ».